
La littérature francophone postcoloniale : Entre désaveu social et reconstruction identitaire

Habiba Jemmali Fellah
Université de Tunis I (Tunisie)

« L'inquisition et la société, les deux fléaux de la
vérité »

Pascal. *Pensées* Publication posthume des *Pensées de
M. Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets.*
(1670)

INTRODUCTION

Un incipit intéressant à divers égards car prononcé aux termes d'une citation phare et qui vient s'inscrire à une phase inchoative du projet de dire les déclinaisons herméneutiques du vécu social, entre instrumentalisme et spéculation. Cette dernière est sciemment retenue pour annoncer la couleur problématique d'un sujet ayant longtemps fait l'objet d'une lecture subjectivée à l'endroit de réalités sociales organiquement liées à la question identitaire et aux circonstances géopolitiques qui déterminent l'expérience individuelle au sein d'une société donnée. Mais cette dite vérité en rapport avec l'inquisition et la société, particulièrement indépendante, serait-elle impérieusement cantonnée dans plusieurs constantes visant à délimiter sa nature de colonisée *versus* décolonisée au sein du chantier romanesque francophone, ou épouserait-elle à jamais un aspect muant inaccompli ?

Dans notre tentative de répondre à cette énigme conséquente, il est loisible de rappeler que les signes du social parsèment le roman dans la perspective de lui conférer une assise confortable qui saura définir ses

origines, influences, représentations et significations. La question de l'identité transcende l'espace scriptural de l'auteur, révélant ainsi une sorte de psychose devenue presque incontournable dans l'œuvre francophone. Aussi, le choix de la présente analyse n'est aucunement misé, mais traite d'une littérature en voie d'expansion : un rhizome puisant dans un réservoir littéraire composite et faisant rimer une littérature africaine, méditerranéenne bourgeonnante et une autre, antillaise d'actualité. Toutes vouées à un franc succès et cependant au centre d'une polémique invétérée. Il s'agit d'une véritable controverse prétendant scruter à la loupe les déboires d'un monde affranchi du joug du colonialisme et tendant plus spécifiquement à disséquer son rôle dans la naissance du phénomène des prédéfinitions identitaires. Il serait aussi expédient d'investir la piste de la dualité des identités individuelles et collectives, en perpétuelle évolution et ce dans une mise en relation avec la thématique postcoloniale.

Par ailleurs, l'alternative de la polyvalence et inconstance de l'unité textuelle est à même de supporter l'hypothèse de représenter une vision de facteurs fluctuants qui associeraient divers coins disséminés de l'univers francophone, comme l'Afrique et les Antilles, rappelant de fait une situation illustrative, avec un grand souci de dialogue ou encore une ferme mesure conciliante entre ces cas. Nonobstant, ces derniers sont reconduits par des déterminants géographiques visant à appuyer à la fois convergences et diversités des enjeux de la désillusion sociale par rapport à l'épisode de la convalescence identitaire. Il est question d'une esthétique atypique qui esquisse une ironie du sort et une satire énonciative présentant des faits marquants du monde africain ou encore antillais, sur une modalité légère en vue de rendre supportable le message politique qui prend sens dans quelques œuvres fixées comme champs d'expérimentation : *Allah n'est pas obligé* (2000), de l'auteur ivoirien Ahmadou Kourouma, *L'œil du jour* (1985), de l'écrivaine tunisienne Hélé Béji, et enfin *Un dimanche au cachot* (2007), de l'écrivain antillais Patrick Chamoiseau.

Notre approche comparative assume également des affinités intellectuelles et des expériences contigües entre les trois auteurs répondant à des coefficients originels ambulatoires. Ces mêmes écrivains évoquent des parcours antithétiques mais surtout une nouvelle déclinaison du double, interpellant le lecteur en témoin des événements narrés qui viseraient à renforcer des fonctions multiples de l'authenticité historique et culturelle. La notion du double s'opère à tous les niveaux,

notamment par rapport à l'identité pour représenter une quête emblématique de soi au contact de l'autre, à travers un mouvement de catharsis basé sur des événements confessés par les trois romanciers. Se prête alors une optique de dialogue entre la littérature antillaise, subsaharienne et maghrébine, dans le but de convenir à une franche initiative de subversion et interaction entre certaines acceptions sporadiques ou encore appréhensions subordonnées à des expériences propres aux réalités sociales pré- et post-coloniales. Ces dernières se déploient naturellement sous de nouvelles allures herméneutiques, briguant le gage corsé et inconditionnel de réunir des littératures francophones d'horizons éloignés et parfois exclus, néanmoins réunies sous la coupe d'une trame historique alliée.

L'enjeu principal serait alors de dénoncer les mécomptes du monde décolonisé et d'insister sur le chemin qu'emprunte l'œuvre littéraire dans sa charge de soutenir une subjectivité plurielle symptomatique d'une complexité prolifique et génératrice d'un éclatement à la fois identitaire et scriptural. Ce dernier érigerait son bien-fondé sur une sorte d'espace sacré de confession et de référence sociale, qui est celui de l'écriture.

I. LA RECONSTRUCTION IDENTITAIRE DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF

A. LA VOIE DU BRASSAGE CULTUREL

La base de la qualification identitaire la situe comme un objet dans un assortiment, en lui offrant une existence sociale et en aiguillant de la sorte la lecture des textes. Elle lui attribue également une note archétypique car sans cette lecture, la substance sociale n'aurait pas lieu, néanmoins la critique avise le lectorat des étiquettes qui en découlent. Par exemple, on se souvient de la virulente attaque de S. Adotevi contre la phraséologie senghorienne dans *Négritude et négrologues* (1972) : « non, décidément, l'étiquette « nègre » ne va pas de soi (...). Pas la peine d'insister sur les effets de sens de l'étiquette « francophone », qui ont été, quant à eux, maintes fois aperçus et dénoncés : il est toujours plus facile de voir les implications des étiquettes lorsqu'on ne souscrit pas à la « réalité » de ce qu'elles désignent, c'est-à-dire lorsqu'on ne trouve pas d'intérêt personnel ou collectif à maintenir cette désignation » (Voir Halen, 2001 : 14).

En effet, pour parler de l'africanité francophone à titre d'exemple, des références comme Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Édouard Glissant sont incontournables car c'est par leurs soins que de telles notions se sont épanouies, en se concrétisant à travers des marques indélébiles dans l'histoire récente du post-colonialisme. Aussi, ces témoignages de révérence prennent part efficiente dans l'initiation aux littératures francophones, lieux des nouveaux apports de reconstructions identitaires basées sur le mixage contextuel parataxique ou encore la diversité géographique. Tous ces espaces littéraires ont beaucoup en commun, surtout la langue française, pierre angulaire de l'ensemble mais aux idiomes variés et tributaires des ratios sociohistoriques. Par ailleurs, l'histoire des sociétés francophones explique volontiers les discours étalés dans les poétiques de genre, leurs motifs de production et surtout leur réception. La tâche du texte est celle de refonder l'identité irréductiblement caractéristique de ce dernier, en braquant sur lui l'œil critique de la machine coloniale *versus* postcoloniale. Émergent aussi les mouvements dyadiques et les coexistences identitaires du colonisé contre le colonisateur, du blanc contre le noir et de l'instruit contre l'inculte. Cette optique dichotomique s'avère nécessaire à la réaffirmation de soi ainsi qu'à l'instauration du dialogue interculturel viable qui s'apparente au champ francophone.

Par conséquent, la littérature francophone revendique ce dualisme qui la particularise sur le plan culturel interdépendant et la distingue en tant qu'espace hybride interpellant des zones géographiques variées mais combinées entre autres grâce à la teneur contextuelle de l'histoire coloniale. Ce dernier est soumis aux relations de domination entre le champ français et les périphéries, selon l'approche institutionnelle du champ littéraire, résolu par Bourdieu. En l'occurrence, les écrivains francophones de ce champ le sont par héritage ou le deviennent par choix, signe de cordialité et nostalgie quelque part complaisante, en dépit des vindictes publiques. De fait, cette dépendance ne fait pas des zones francophones des sous-cultures du champ français, mais opèrent dans un afflux attractif et effervescent, où nous pouvons repérer des paliers topographiques entre le Maghreb, les Antilles ou encore l'Afrique subsaharienne, concevant de cette manière des entités unissant des volontés littéraires communes. À ce titre, notons que tout ce genre de taxations métonymiques garantit au fond leur intérêt indûment amenuisé à un champ littéraire localisé et excessivement conditionné. De fait, l'écrivain défendrait son corps, participerait au scénario de

L'originalité identitaire et userait de la carte de l'exotisme fictif, en vue de satisfaire l'attente du lectorat, catégorisant à son insu ses propres talents scripturaux. Néanmoins, ce même écrivain refuse de se tenir à l'insipidité de cette attitude commerciale certes plaisante mais aux arguments peu fiables qui exhibent l'origine ethnique et entravent l'essence même du message universel de l'écriture. En effet, quel que soit l'endroit berceau de l'œuvre littéraire ou les conjonctures interférant dans son élaboration, il est imparable de les affilier à la polyvalence du message humain assigné comme tel, en vue de rétablir le statu quo des communautés contemporaines et de les libérer sciemment des chaînes qui ne sont plus dans leurs pieds mais dans leurs têtes.

B. LA RÉÉDIFICATION DU STATUT IDENTITAIRE ÉBRANLÉ : DE LA RÉALITÉ À LA FICTION

Les textes deviennent des lieux où se côtoient les représentations sociales, passant du récit à la fiction en vue de figurer parfois une identité modernisée, née en substitution à une désillusion à l'égard d'une société gardienne de legs, mais à l'affût d'un modèle européen aux abords restructurés, comme chez Hélé Béji. Cependant, l'auteur ne tarde pas à accentuer foncièrement les aspects prochroniques des mœurs ou encore les caractères dextrogyres des crédos mystiques, à travers la figure de la grand-mère, tout en esquissant une sorte d'opposition ludique entre la narratrice et son aïeule : « Plus sa foi grandit par le travail de la prière, plus mon incroyance se tisse comme l'envers de son point de tapisserie, épouse des proportions parallèles et illimitées. » (Béji, 1985 : 173).

Par conséquent, l'aspect de l'hybridité identitaire et du désenchantement se renforce et prend de l'envergure en s'étendant au domaine du culte religieux, des pratiques, des mœurs et des superstitions distinctives du reflux social répotent.

En revanche, des auteurs comme Kourouma font parler leurs romans dans une langue réinventée pour se rapprocher indéfiniment de la vérité désenchantée de la société, subvertissant ainsi les discours autorisés en mention d'ironie et légalisant une reconstruction identitaire tant convoitée. Ainsi, l'auteur d'*Allah n'est pas obligé* ne s'arrête pas au niveau du désenchantement politique et du bouillonnement intérieur, mais va même jusqu'à évoquer l'épouvantail de la religion que vit le peuple malinké : comme cette histoire de la maladie de sa mère

doublure du culte obstiné et du dogmatisme social. De fait, par la voix de Yacouba (Kourouma, 2000 : 48, 49 et 50), l'auteur décasse les spectres de l'obscurantisme social lié aux présages du voyage, consolidant cette espèce de vacillement théologique.

En effet, l'auteur ne renonce pas à son vœu d'acérer les ricochets de cette dernière pour mieux la décapiter et faire parade de ses partis pris politiques en quelques manières, comme la recrudescence de tous les sectateurs notionnels et verbaux propres aux revers sociaux, et nous en citons à cet égard : « la conférence nationale c'est la grande foire politique » (117). Par ailleurs, Kourouma ne manque pas dans son texte de condamner également l'ONU à titre d'exemple, qui d'après lui : « sert l'intérêt des toubabs européens colons et colonisateurs et jamais l'intérêt du pauvre nègre noir sauvage et indigène » (175).

Dans la même perspective, Chamoiseau n'hésite pas à infirmer dans un registre oratoire incandescent la société de castes et le système politique de ségrégation résultant du délit des excès et de la connivence colonisatrice. Ainsi, ce dernier finit par introniser un statut identitaire souillé par le processus impérialiste avec un nouveau versant sacrant une ultime lancée vers une altérité plus enthousiaste. Force est d'admettre sur ces entrefaites que dans notre analyse du texte, l'enfant ou l'Oubliée se veut définitivement victime de l'injustice sociale. Dans ce cas, la position du gourou qu'occupe le Maître en s'adonnant à ses pratiques sadiques est plutôt dotée d'une diabolisation acérée dans l'accomplissement de la déception et de l'ébranlement psychologique de cette dernière : « il renoue avec toute sa puissance sur la vie et la mort. Il se sent bien. » (2007 : 257) Pour le reste, Chamoiseau inculpe au même titre la chimère de l'indépendance à travers le modèle esclavagiste qui n'est autre que celui du Maître colon à l'ère colonialiste. Par conséquent, il dénigre cette culture reléguée qui tire revenant-bon et acquêts des dissonances internes de la sphère géographique représentée dans le roman.

Par conséquent, les auteurs en question prennent la parole pour déposer le bilan désenchanté des hypertrophies sociales entrevues, droit de l'occupation et du désabusement face aux leurres des autonomies. Par la même raison, ils prêchent une sorte de réédification du statut identitaire, par l'entremise d'une approche esthétique décrétée sous l'emblème de la brèche, de la satire et de la fragmentation en écriture. Leurs écrits ne sont pas des commémorations d'exploits libérateurs ou encore moins de pures célébrations d'indépendances mais plutôt

diagnostiques et arbitrages afférents aux situations politico-sociales contemporaines. À ce titre, la dynamique d'action se veut un aspect de la figuration textuelle et une médiatrice de l'espace décolonisé, en contribuant foncièrement au schéma actanciel qui redessine les quêtes de militantisme commanditées au pied de ces derniers, au profit d'un récit presque filmique. En d'autres termes, dans ce type de littératures, les récits relatés sont *in extenso* chargés de messages canoniques qui renseignent sur l'intention de ses émetteurs et sur la volonté de confier interstices de la fibre sociale en vue de décharger la mémoire du présent. En revanche, ces lieux de la mémoire sont ceux de l'esclavage et de la résistance que nous ne sommes plus obligés de tamiser, ni d'absoudre pour nous sentir bien mais plutôt de les doter d'une reconnaissance référentielle authentique, remettant ainsi en marche le processus de remémoration des entailles perpétuées.

Il s'agit pour les auteurs de briser le joug du mutisme et de la tranquillité par leur expression, se fixant le devoir d'écrire la mémoire-vérité qui tend à honorer les sociétés violées et à pénétrer dans les caveaux machiavéliques de l'histoire broyeuse des peuples. L'écrivain est aussi un historien qui se réconcilie avec son passé pour consigner les vécus, les approvisionner et les dominer afin d'éviter qu'ils ne se transforment en espaces phobiques. Aussi, le travail de l'écriture est un subjectile mnémonique, une médiation qui facilite l'archivage du souvenir. Ces dénonciations ont permis de comparer ces conditions à celles qui continuent de nos jours avec les dictatures installées à l'ère des indépendances.

II. LES CATALYSEURS DE LA RÉAFFIRMATION DE SOI DANS LE DISCOURS POSTCOLONIAL

A. LE DÉSAVEU ET LE LIEU DU DÉSENCHANTEMENT SOCIAL DANS L'ÉTUDE POSTCOLONIALE

Le roman francophone peut se lire comme une marque de l'émergence du désenchantement social et du dégrisement face au songe de la souveraineté. Par ailleurs, il devient un secteur où se conjuguent les modalités énonciatives et les stratégies discursives, visant à dégager la parole sociale. Le mode scriptural de ces auteurs francophones se veut fond de la stratégie sarcastique et moyen de déploiement d'un régime locutoire propre à une sorte de résistance diligente. Ce dernier acquiert

les propriétés nécessaires à la manœuvre efficiente d'assaillir la rumeur sociale et à cet égard il est fort intéressant de souligner que le schème de la dérision se veut la quintessence même de l'œuvre romanesque africaine ou encore antillaise. Cette même ironie explicite ou implicite soit-elle, se lit comme une modalité énonciative essentielle, protéiforme et qui vient s'inscrire au cœur de la visée de dire le désenchantement du monde. Elle s'exprime par la monnaie satirique en tant que donnée primordiale inhérente au processus de dire les déceptions des contrées colonisées ou les désabusements des sociétés décolonisées. Toute la difficulté pour les lecteurs que nous sommes est de ne pas contourner ni survoler les fondements même de la notion d'identité, au risque de la réduire à une donnée brute afférente à l'œuvre littéraire. De surcroît, il est nécessaire de mesurer l'étendue des représentations de l'imaginaire social désenchanté et d'analyser son rapport avec l'identité, dans son espace de prédilection, à savoir le roman : « On vit dans les romans, des palais enchantés et désenchantés » (Montesquieu, *L'esprit des lois*, Genève, 1748).

L'œuvre romanesque se veut avant tout lieu propice de paradoxes, visant à transporter subtilement le lectorat du réel à l'irréel et révélant une poétique anticonformiste de la texture romanesque basée sur l'élément axiomatique de la mixité qui a accompagné l'effort de changement. La littérature d'expression française soulève déjà les contradictions reconnues par une société bilingue et son cadre s'articule avant tout autour d'un tiraillement voire d'un conflit qui s'éclot en pleine époque coloniale, en tant que tentative de réaffirmation de soi face à l'assimilation infligée par le colonisateur et la fragilité des démarches de décolonisation. Les sociétés colonisées usent de la langue de l'autre pour témoigner de la complexité de l'impact de l'ailleurs et de la culture du colon. Toutefois, les écrivains tentent à travers leurs écrits de décoller et de ne pas s'enfermer dans leur sphère en prétendant que le caractère universel du patrimoine local doit primer et qu'il est utile de mettre fin à toute invasion extérieure. Par ailleurs, la langue française n'est plus celle du front dominateur mais elle renvoie à juste titre à un héritage culturel permettant de rendre perceptibles les supplices infligés à l'ère coloniale et aussi les structures politiques en prolifération depuis. Elle réinvente les mots en donnant parfois l'impression de vouloir s'appropriier la langue de l'autre moulée sur mesure et oriente l'histoire en exploitant le regard artistique sur la société à travers des modalités littéraires refaites.

En outre, le discours social propose surtout une lecture individualisée dépendant de la nature de la production et de la réception, offrant ainsi une désignation différente de l'identité de l'œuvre qui finit par devenir avant tout un témoignage d'autarcie. Par conséquent, l'identité culturelle de l'auteure comme référent de sa propre société peut se lire en tant que réflexe d'énonciation contre l'histoire coloniale. Dans la même perspective, les études réalisées sur la question du social en confluence avec l'archétype du désenchantement social et de la conséquence identitaire se voudront d'une variété opulente. Il est loisible de reconnaître qu'un grand nombre d'écrivains francophones a abordé les thématiques évoquées dans une approche réflexive des plus patentes. Nous citons en guise d'exemples, Jean Fontaine, dans son ouvrage *Écrivaines tunisiennes* où il s'est essayé à nous illustrer certaines caractéristiques du processus identitaire dans la littérature tunisienne.

C'est aussi le cas de Marie Élane, dans son ouvrage *L'empreinte du social dans le roman depuis 1980* dont le titre même se veut assez parabolique voire suggestif sur le plan de l'énoncé et de la portée thématique, mettant en exergue la valeur du social liée à l'identité dans l'œuvre. En effet, les écrits qui infèrent que cette dernière ne doit pas se calfeutrer dans un mutisme dédaigneux et dans ce qui était autrefois considéré comme conforme à la bienséance, ne manquent point. Il est question pour les auteurs francophones d'une volonté de reconduction des axes atomiques fondateurs de leurs romans et à même de décrypter leurs postures quant à leurs sociétés d'origine ou d'accueil. Jean Déjeux, dans son extrait *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, souligne qu'Abdelkebir Khatibi a également évoqué plusieurs thèmes référant à la symbolique de l'identité féminine maghrébine.

Hélé Béji quant à elle, reprend la question et met l'accent sur sa propre perception de la société d'une manière générale, lors de la présentation de son livre *Une force qui demeure*. Toutefois, l'œuvre de Béji a souvent été considérée au sens d'une reproduction de la société et du prototype identitaire essentialiste, au point de fermer les yeux sur plusieurs signes qui circonscrivent sa modernité en tant que roman précurseur au sein du champ littéraire spécifique. De fait, certaines critiques traditionnelles ont parfois contourné l'essentiel de la démarche esthétique de l'auteure, en la catégorisant comme une écriture bienséante, sans pour autant insister sur la veine allocutoire qu'elle offre à travers sa théâtralisation du discours ou encore sur les marques de

l'expression subjective qui jalonnent le texte en combinant les techniques scripturaires. Au même titre, les études qui ont été consacrées à Chamoiseau et à Kourouma sont d'une densité copieuse mais nous avons l'impression que certaines d'elles ont eu tendance à apparenter leurs écrits à une sorte de traitement surfait de la société, au risque de consigner cette dernière dans un destin scellé qui est celui de l'isolement, de l'inaccessibilité et du folklore pittoresque aux yeux de l'occident. Par voie de conséquence, ce genre d'analyse est disposé à rationner le phénomène identitaire au rang de certains personnages et l'assigne en clouant son potentiel au niveau de toute représentation spatiale propre au lieu géographique.

À cet égard, il appert que plusieurs critiques ont insisté sur l'image réfléchie par le roman africain et antillais et qui se rapporte opiniâtrement aux états chaotiques propres à certaines réalités géopolitiques. À l'encontre de cette observation, notre lecture propose la désillusion comme entreprise de réconciliation identitaire imprégnée d'une rhétorique de l'humour et ordonnée sous un modèle de régime locutoire qui se charge à son tour de battre en brèche la rumeur répandue dans la cellule sociale.

Aussi, les trois textes viennent s'inscrire dans une sorte d'agencement chronologique propre au projet collectif de dire l'histoire de la colonisation, en pourfendant l'esclavage dans l'œuvre antillaise, en inculquant également les excès du colonialisme français au Maghreb et en mettant au jour les dégraisements de la décolonisation en Afrique subsaharienne. Par ailleurs, tout l'intérêt d'une optique comparative résiderait dans l'approche représentative de chaque vision de ces civilisations vis-à-vis de la régénéscence identitaire résultante du désenchantement du monde et reproductrice de chroniques croisées entre entités ethniques composites.

À bon escient, nous nous sommes aventurés à exploiter l'idée de la découverte de nouveaux systèmes sociaux dans une optique d'interaction retentissante entre diverses civilisations aux passés assimilables et qui s'évertue à détrôner les préjugés exotiques sur les communautés dites indigènes. Ce dernier aura un critérium de correspondance à but inductif, au profit d'une démonstration basée sur l'association d'identités géographiquement éparées mais historiquement liées et accessibles. À cet endroit, quelques études menées sur le thème de l'identité ont plutôt opté pour des traitements nuancés qui ne se prêtent pas à une prononciation définitive sur la question, toutefois elles

ont souvent exploité la piste de la prévention des vicissitudes humaines qui peuvent s'engendrer suite aux chocs culturels. Par ailleurs, leurs tentatives de représenter les réalités sociales ou de retranscrire des expériences perçues à travers des postures émettrices transporteuses d'un imaginaire multiforme sont notoires, particulièrement au niveau de l'œuvre chamoisienne. Nous citerons quelques critiques qui se sont proposé d'affouiller la question, comme l'œuvre de Christina Chivallon, *Éloge de la spatialité : Conceptions des relations à l'espace et identité créole chez Patrick Chamoiseau*. D'autres travaux se sont plutôt attardés sur le métissage culturel de l'univers scriptural de l'auteur, comme Danroc Gilles, dans son ouvrage *Métissages d'écriture et de sacré dans la Caraïbe francophone*. Aussi, se concrétise un feint échange entre les littératures, cherchant à repenser le rôle de la réévaluation des éléments paratextuels à partir de la réception de certaines œuvres, comme celles de Patrick Chamoiseau *Un Dimanche au cachot*, longtemps métacentre de l'attention critique qui a revisité sa perception peu enthousiaste du monde antillais, au point de s'acharner à comprimer sa lecture à l'histoire de l'esclavage et à situer sa modernité plutôt sur le plan de la créolité de l'écriture. En effet, ses écrits ont été exploités en tant que mot de passe à l'espace identitaire antillais par certaines critiques telles que celles de Bojsen Heidi, *L'hybridation comme tactique de résistance dans l'œuvre de Patrick Chamoiseau*. À cet effet, les exemples et supports critiques ayant interrogé les thématiques de l'identité tributaire de l'espace, notamment au niveau scriptural se multiplient et tendent à une classification convenue de part la particularité de l'univers chamoisien. Néanmoins, la symbolique du désenchantement et la dimension équivoque de l'ironie tantôt satirique, tantôt ludique n'a pas vraiment promulgué à sa juste valeur le compte critique du point de vue énonciatif.

Au même titre, se lira un effet indélébile d'ébranlement, né de la reconstruction identitaire et qui se renforce à l'encontre de l'imposture sociale. En d'autres termes, il s'agit d'un rapport de causalité entre des composantes inconditionnées et substantielles d'une même réalité, dont la symbolique est bien sous-tendue dans l'œuvre kouroumienne. L'auteur n'est pas d'un intérêt moindre que les deux autres et sa littérature controversée pour occuper une place de plus en plus convoitée dans le champ littéraire africain subsaharien. En l'occurrence, il est beaucoup étudié dans les contrées francophones à la lumière de l'innovation de poids qu'il procure notamment au niveau de son mode

d'écriture, de sa fibre ou encore faculté de transmettre le message dans une oralité vive qui a repris l'image ou plutôt la part dramatique de la mésaventure coloniale. Ses écrits trahissent de la sorte un vécu mortifiant et une condition humaine en perpétuelle souffrance latente, exprimés dans un talent sans équivoque où l'auteur ose choquer et braver le jeu du modèle sociopolitique. À ce titre, Kourouma semble réussir à interpeller la conscience du lecteur dans une tentative de sensibilisation de l'opinion, à travers son style d'un ludisme amer et qui traduit un nouveau témoignage, celui de l'aventure existentielle désabusée.

Certaines critiques reconnues en la matière sont à interroger, comme celles de Jean Ouédraogo, *Maryse Condé et Ahmadou Kourouma : Griots de l'indicible*, un ouvrage à caractère anthropologique, ethnographique et sociohistorique remarquable qui vient honorer l'histoire de la transition du roman colonial au roman africain moderne et mettre l'accent sur l'importance du mouvement de la négritude ayant pour mérite d'éveiller la conscience collective chez les citoyens dits de couleur. À ce même égard, Jacqueline Leiner a repris les différentes acceptions de la notion de négritude dans son ouvrage *Négritude et Antillanité, entretien avec Aimé Césaire*. À bien y réfléchir, il s'agit tout simplement de définitions plurielles qui se prononcent sur la question de la déculturation engrenée par l'esclavage et entretenue par la guerre tribale. Plusieurs analystes se sont plutôt penchées sur l'approche esthétique qui a su véhiculer le message de la diaspora, parmi lesquelles nous comptons Ahmadou Bissiri « le français populaire » dans le champ artistique francophone, prenant position de la réception négative voire minimaliste des œuvres francophones face aux productions africaines anglophones et ce à cause des structures assimilationnistes de l'expérience coloniale, nous insinue-t-il. Dans ce même ouvrage, le critique nous parle même de langues feintes, selon la propre expression d'Alioune Tine, initiés par Ahmadou Kourouma à partir de 1968 dans *Les soleils des indépendances*. Une autre étude remarquable, celle de Claude Caitucoli, *L'écrivain africain francophone agent glottopolitique : L'exemple d'Ahmadou Kourouma*, explore la portée moderniste de l'écriture de Kourouma, évoquant un militantisme glottopolitique face aux instances normatives et interrogeant les outils sociolinguistiques en usage dans les littératures dites périphériques.

En somme, l'éventail des ouvrages critiques et motifs de frictions qui ont jalonné les différents thèmes propres à l'œuvre « francophone »

et particulièrement celle soulignée, font légion. Néanmoins, une grande difficulté peut se lire dans le projet d'établir un trait d'union entre les littératures de provenances éloignées. En revanche, notre acte de communication vient proposer une nouvelle lecture, en démontrant ficelles et facettes occultées d'une mise en présence culturelle entre une Afrique « bordel au carré », nous dit Ahmadou Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* et des Antilles encore colonisées, selon Chamoiseau dans *Un dimanche au cachot*. Les deux font face à un monde maghrébin nouveau situant le lecteur dans un univers hétéroclite suspendu et indéfini, d'après *L'œil du jour*, de Hélé Béji.

B. LE PROCESSUS DU DÉSAVEU DANS L'APPROCHE ESTHÉTIQUE ENGAGÉE

Seules les formulations et les tournures varient dans une vision ambulatoire, dépourvue de sièges fixes, mais perçant avec brio les méandres du dilemme identitaire individuel et collectif inscrit au cœur des réalités sociales désenchantées.

Il est souvent dit que les identités se gèrent en Afrique et aux Antilles comme un patrimoine national fortement symbolique, que chaque auteur baptise selon ses perceptions ou encore expériences, relatant ainsi des projections imaginaires et interpellant des adhésions conceptuelles voire affectives de la part de ses lecteurs. Mais en réalité, les tentatives de retranscrire l'histoire de l'Afrique et des Antilles colonisées et décolonisées font l'objet d'enjeux divers et nous les identifions souventefois pour les distinguer des autres cultures, en les marginalisant par rapport aux normes établies, sous le motif d'une particularité qui leur serait propre.

Tous les auteurs sont avant tout des écrivains francophones ex-colonisés qui ont choisi délibérément d'être la conscience de leurs sociétés et de militer en vue de porter leurs voix en se faisant entendre par le monde entier. Dès lors, la fibre de résistance omniprésente dans leurs écrits est devenue une arme d'une part contre la domination extérieure qui rend esclaves les hommes et d'autre part contre le despotisme intérieur qui ralentit la marche des peuples vers l'acquiescement ou plutôt la libération du joug des tabous. Ainsi, l'écriture n'est plus que de l'art mais aussi un dispositif d'affranchissement qui se lit à travers le remaniement des règles normatives de la langue au profit du sens. Sous la loupe de l'histoire de

leurs pays dominés, nos auteurs se sont prononcés en confrontant des imaginaires forcément tributaires de contextes sociaux et culturels tangibles mais très alambiqués. Dans cette perspective, il sied bien de rappeler que le témoignage des littératures postcoloniales est circonstancié par des éléments décisifs dans le processus de militantisme qui monopolise l'énonciation. De fait, tout l'appareil scriptural semble dénoncer l'entreprise coloniale et la complaisance des modèles totalitaires impactant la quête identitaire dans son rapport avec l'autre. L'écriture agit à bon escient en mode de résistance infaillible qui vise à relater l'histoire nationale par l'entremise de l'expression libre et qui se veut surtout synonyme de combat vaillant visant à détruire la vision ubuesque des frontières figées. Ils ont eu recours à la langue française comme acte de militantisme exposant un vécu peu connu par leurs ravisseurs et allant au-delà des pressions linguistiques préétablies. Il s'agit d'une histoire partagée avec le même occupant et classée sous le signe du changement car elle vient à la fois rectifier l'usage de la langue dans son rapport habituel avec la réalité mais également sceller le pacte de l'engagement littéraire.

Hélé Béji parle d'identité résultante d'un patrimoine intellectuel tunisien oriental mais au fond africain. Quant à Chamoiseau, il nous réaffirme cette identité sociale éclatée au contact du maître, destituant surtout le passé délétère de l'esclavage. Enfin, Ahmadou Kourouma nous démontre les périls de cette illusion de métamorphose qui a occasionné une hybridité et un schisme psychologique chez son personnage principal. Par conséquent, tous ces auteurs divergent par le biais de moyens scripturaux, contextuels ou encore culturels et par des modes de présentations hétérogènes pour mieux affluer à une même réalité sociale qui unifie l'Afrique et les Antilles, en tant que contrées francophones, à savoir : le passé colonisateur et l'illusion des indépendances. Toutefois, les modalités énonciatives croquent des motifs historiques prédéfinis dans le traitement de la question identitaire sociale et sont véhiculées à travers des formes d'ironie à mille visages.

Il est fort intéressant d'interposer l'identité au désenchantement dans un contexte de tension politique à travers des dépositions à dominante engagée propres à la société africaine et antillaise, comme celle décrite par Ahmadou Kourouma ou encore celle relatée par Hélé Béji et enfin celle retracée par Chamoiseau. Cependant, cette initiative n'est pas sans risque périlleux de perte et de troubles psychologiques pour les différents interlocuteurs. De surcroît, la menace de dérapage est

considérable car les mots que nous y emploieront peuvent être porteurs d'excès, ceux des serments fanatiques de tous bords.

Le lecteur, quant à lui traque les nœuds silencieux du roman à la recherche de symboliques convenues qui seraient caractéristiques de l'univers africain et antillais. Il n'hésite pas à se pencher sur l'analyse des prototypes sociaux et souligne les isotopes apparents susceptibles de conduire à une sorte d'acception littérale de l'œuvre. En revanche, il fait abstraction la plupart du temps de l'essentiel de l'intention de l'auteur, ne pouvant se détacher d'une lecture circonstanciée par les facteurs historiques et géopolitiques à son tour surdéterminants du trait francophone et accostant dès lors sur un éclairage nébuleux.

CONCLUSION

Sur le plan théorique, la désignation de l'identité culturelle francophone est propre à une dénomination langagière en rapport avec des signes discursifs qui tentent de prévenir à la fois les stéréotypes identitaires et les frictions avec la culture régente. C'est par ineptie de réflexion aussi courante que significative que l'héritage culturel est conçu comme une icône anhistorique et hiératique, alors qu'il est correspondance, régénération, renaissance et enfin reconduction. Nous sommes résolument tentés de penser que la constante identitaire est tenue de se ressourcer constamment dans le multiculturalisme moderne en vue d'élargir le sentiment d'identité, de prouver que cette dernière dépend de l'enchaînement des reconnaissances de l'autre ou encore de sa propre stabilité dans le temps et enfin de récuser la doxa confuse qui la réduirait à des normes immarcescibles. De ce fait, la prédication identitaire continue à préoccuper la critique moderne qui a besoin de cheminer les acteurs sociaux dans l'espace sociétairé adéquat, mais à travers un certain relativisme de la pensée et du discours progressiste.

L'espace littéraire francophone a longtemps œuvré à redéfinir l'intégrité identitaire, à travers les exemples de connotations raciales, comme celle de la négritude parfaitement assumée par les ténors de la littérature nègre, à commencer par Léon-Gontran Damas et Fantz Fanon. Ces derniers ont beaucoup écrit dans la perspective d'arracher à leurs ravisseurs, anciens esclavagistes, un aveu recueillant leurs doléances. En dépit, de l'acharnement de la critique contemporaine à estomper la portée de cette violation de l'identité des colonisés, les écrivains francophones d'une manière générale ont continué leur lutte

contre l'exclusion des races considérées comme inférieures, sûrement pour mieux en tirer force et les rétablir sur des soubassements plus fiables. Aussi, la littérature francophone est avant tout un lieu de résistance dont les excès créent la vigilance critique et où le langage n'est pas utilisé comme faux-monnaieur. Le cadre spatial laisse entrevoir une sorte de grands villages du monde décolonisé, tentant de s'arracher des griffes de la monstrueuse souffrance infligée par le colon. Encore une fois le corps devient marque impérissable de la mémoire, conservant à jamais en lui des références spatio-temporelles, que le temps ne peut s'évertuer à strier.

Par ailleurs, le continent africain et les Antilles n'ont certainement pas le monopole des guerres, mais ont su tout de même délier les rouages de ces dernières en vue d'imposer une nouvelle dimension des circonstances poignantes endurées mais qui sont susceptibles parfois d'échapper au lecteur étranger. Ils ont agi pour condamner toutes les formes de discrimination avec la même virulence et se sont mobilisés contre toute instance institutionnelle corrompue, assaillant obliquement dans une sorte d'archéologie littéraire l'asservissement du colonialisme. Ainsi, ils ont à l'unanimité considéré que ce dernier ressource en amont comme en aval la machine destructrice des dictatures en gestation, ralentit la concrétisation identitaire et entrave l'ambition démocratique.

Enfin, la problématique identitaire a répondu au défi de bâtir reconnaissance et relation avec l'autre, permettant de passer de l'exil à l'exploration du discours postcolonial et des théories littéraires afférentes à la question. Dans leurs œuvres Hélé Béji, Ahmadou Kourouma et Patrick Chamoiseau n'hésitent pas à explorer tous les dispositifs énonciatifs, en mélangeant les registres oraux et écrits en vue de traduire les divers versants de l'histoire. Ils chercheront inlassablement à recomposer toutes les notes de l'imaginaire collectif et à renouer contact avec une altérité prolifique longtemps brigüée.

Ouvrages cités

- BÉJI, Hélé. 1985. *L'œil du jour*. Paris : Maurice Nadeau. 1993. Rééditions Cérès, Tunis.
- . 2006. *Une force qui demeure*. Paris : Arléa.
- BISSIRI, Ahmadou. 2001. « *Les paradoxes d'une existence* » dans *Cahiers d'études africaines*, 163-164, XLI-3-4, 771-782.
- BOJSEN, Heidi. 2002. *L'hybridation comme tactique de résistance dans l'œuvre de Partick Chamoiseau*. Revue de littérature comparée, n° 302.
- CAITUCOLI, Claude. 2004. *L'écrivain africain francophone agent glottopolitique : L'exemple d'Ahmadou Kourouma*, Université de Rouen, Numéro 3, Janvier.
- CHAMOISEAU, Patrick. 2007. *Un dimanche au cachot*. Paris : Gallimard.
- CHIVALLON, Christina. 1996. « Eloge de la spatialité : Conceptions des relations à l'espace et identité créole chez Patrick Chamoiseau », *L'Espace Géographique*, 2, 113-125. 15
- COLOMB, Michel. 2005. *L'empreinte du social dans le roman depuis 1980*. Publications de l'Université Paul Valéry, Montpellier III.
- DANROC, Gilles. 2009. *Métissages d'écriture et de sacré dans la Caraïbe francophone, Glissant, Chamoiseau. Geneviève*. Québec : Guérin.
- DÉJEUX, Jean. 1990. *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Extrait de la revue Itinéraires et contacts de cultures. Paris : L'Harmattan et Université Paris 13.
- FONTAINE, Jean. 1994. *Écrivaines tunisiennes*. Paris : Gai Savoir.
- HALEN, Pierre. 2001. *Études françaises, Constructions identitaires et stratégies d'émergence : notes pour une analyse institutionnelle du système littéraire francophone*. Les Presses de l'Université de Montréal vol. 37, n° 2.
- KOUROUMA, Ahmadou. 1970. *Les soleils des indépendances*. Paris : Seuil.
- . 2000. *Allah n'est pas obligé*. Paris : Seuil.
- LEINER, Jacqueline. 1984. « Négritude et Antillanité, entretien avec Aimé Césaire », *Caraïbes II. Notre librairie*, n° 74.
- MONTESQUIEU. 1748. *L'esprit des lois*. Genève : chez Barillot et Fils. Paris : M.DCCL.

OUÉDRAOGO, Jean. 2004. « Maryse Condé et Ahmadou Kourouma : Griots de l'indicible ». *Francophone Cultures and Literatures*. Volume 43.